

Les deux formes de l'élitisme

"Logiquement si l'on voulait protéger nos enfants, il faudrait leur interdire d'apprendre à marcher."¹

Boris Cyrulnik

Nous avons déjà dit comment un certain discours pédagogue d'aujourd'hui s'inscrivait, quoiqu'en disent ses promoteurs, dans la part la plus contestable de l'École de la III^{ème} République, celle de la conservation de la hiérarchie sociale et de la reproduction des élites. Nous voulons dans cet appendice préciser cela en explicitant les deux formes d'élitisme qui marquent un certain fonctionnement de l'institution scolaire, ce que l'on peut appeler l'élitisme actif et l'élitisme passif.

On peut considérer que l'élitisme actif s'inscrit dans le grand récit, au sens de Jean-François Lyotard², qui fonde l'idéologie de la III^{ème} République, savoir, le grand récit du progrès ; l'élitisme passif, quant à lui, s'inscrit dans cette idéologie de la fin des grands récits qui s'inscrit dans ce que l'on appelle le *post-modernisme*.

L'élitisme actif affirme que la division scolaire est essentiellement affaire d'aptitude. Selon ses adeptes, l'échec scolaire tient aux grands nombres d'élèves qui suivent des cursus auxquels ils ne sont pas adaptés : ainsi la plupart des étudiants qui arrivent à l'université ne sont pas capables d'études supérieures et le mieux à faire est de ne conserver que la seule petite minorité capable de suivre des études supérieures. L'élitisme actif proclame ainsi que l'on ne peut enseigner qu'à ceux qui sont prêts à recevoir l'enseignement qu'on leur donne, sans poser la question des raisons qui font que certains sont prêts alors que d'autres ne le sont pas, position qui, si elle semble injuste (encore que cet injuste soit à préciser), a le mérite de la cohérence.

La position de l'élitisme passif est plus dangereuse dans sa volonté d'une démocratisation de l'enseignement qu'elle identifie à la massification. L'élitisme passif s'inscrit alors dans cette pédagogie de la réussite inventée il y a quelques années et qui se donne pour objectif la réussite scolaire au moindre prix, ce moindre prix étant l'effacement de toute exigence de savoir et de pensée. Ainsi envoie-t-on à l'université des étudiants démunis moins par leur incapacité supposée que par un enseignement qui ne leur a pas donné les moyens du savoir et de la pensée et qui, sous prétexte de les aider, les a protégés de toute confrontation avec le savoir qu'ils sont censés apprendre. On peut alors chercher les raisons, d'ordre sociologique ou d'ordre psychologique, de l'échec des étudiants dans l'enseignement universitaire, ce qui conduit à mettre en question moins l'université en tant que telle que le savoir qui y est dispensé. On peut évidemment, pour perpétuer l'illusion, continuer l'enseignement de la réussite à l'université retardant une épreuve de vérité qui sera d'autant plus dure qu'elle aura été tardive. On fabrique ainsi un leurre de réussite qui ne peut conduire qu'à des désillusions ; on réussit ainsi à culpabiliser à la fois les étudiants en échec et les enseignants considérés comme cause de cet échec, ce qui permet d'occulter que c'est l'institution elle-même qui organise l'échec en refusant de donner à ceux qu'elle se propose de former les moyens intellectuels de suivre les enseignements qu'on leur propose. En ce sens la pédagogie de la réussite que les ministres de l'Éducation Nationale, toutes couleurs confondues, nous proposent depuis plusieurs années est un leurre.

¹Boris Cyrulnik, *La naissance du sens*, "Questions de Science", Hachette, Paris 1994, p. 45

²Jean-François Lyotard, "Histoire universelle et différences culturelles", *Critique* n°456, 1985, p.

L'un des hauts-lieux de ce leurre est aujourd'hui constitué par les IUFM, lesquels sont essentiellement destinés à former des enseignants capables de perpétuer cet enseignement de la réussite, d'autant plus capables qu'on ne leur aura donné nulle part les moyens de penser autrement l'enseignement. Le professeur perd ainsi son autonomie par rapport à la discipline qu'il enseigne et n'est plus que le formateur condamné à répéter devant ses élèves ce que ceux-ci devront à leur tour savoir répéter³ ; le professeur n'est plus qu'un simple rouage de l'institution, autant dire que le métier de professeur s'efface pour n'être plus qu'un travail subi au sens où nous l'avons dit plus haut. Ainsi le système éducatif, de la maternelle à l'université, peut-il participer, avec succès, au développement de l'obscurantisme contemporain.

Notons que cet obscurantisme n'est pas incompatible avec ce que l'on appelle aujourd'hui les lieux dits d'excellence nécessaires à la formation de l'élite⁴. L'obscurantisme n'est pas le refus du savoir, il est le refus qu'il soit partagé. On peut alors se permettre, sans grand danger, de dénoncer les "*privilèges*" de l'élite, ainsi la critique récurrente contre les grandes écoles.

S'il faut une *nouvelle nuit du 4 août*, celle-ci se situe moins dans l'abandon des lieux où se transmet le savoir que dans leur ouverture, moins dans la critique des "*privilégiés du savoir et de la culture*" que dans la mise en place des conditions permettant que savoir et culture soient partagés.

³Hervé Boillet, *Le Du, La pédagogie du vide*, PUF, Paris 1993

⁴ainsi en France les grandes écoles, aux Etats-Unis les grandes universités.